Alex Capus

Aventuriers

Dix portraits d'industriels suisses

Traduit de l'allemand par Monique Baud

ÉDITIONS
CABÉDITA
2021

Remerciements

L'éditeur témoigne sa reconnaissance aux Éditions Carl Hanser Verlag, à Munich, pour avoir cédé leurs droits de traduction et mis à disposition l'iconographie fournie par les entreprises lors de la parution de l'édition originale en langue allemande. Il remercie également l'auteur pour son entière confiance et M^me^ Monique Baud pour son engagement en faveur de cette traduction en langue française.

Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024

Couverture : composition Éric Vaucher
© 2006. Éditions Albrecht Knaus Verlag
Titre original : *Patriarchen – Zehn Portraits*

© 2021. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-919-5

Avant-propos

Ma mère était institutrice. Efficace, enthousiaste et sévère, elle encourageait ses élèves selon leurs capacités et exigeait beaucoup d'eux. Lorsque j'étais moi-même à l'école primaire, il m'arrivait souvent d'avoir congé une heure ou deux avant la fin de sa classe. Je m'asseyais alors tout derrière sur un banc libre, lisais *Histoires de Bas-de-Cuir* ou *Winnetou* et attendais jusqu'à ce que nous puissions rentrer ensemble à la maison. Elle était alors jeune et pleine d'entrain, improvisant volontiers pour ses élèves des histoires qui les faisaient rire. Elle avait de la sympathie pour les élèves les plus faibles ; elle préférait souvent ceux qui, malgré toute leur bonne volonté, n'arrivaient pas à se mettre dans le crâne le livret sept. Mais face aux enfants impertinents et arrogants, elle perdait vite patience et pouvait élever la voix ; si les garçons des derniers rangs lançaient des boulettes de papier, elle ripostait avec des éponges et des morceaux de craie.

Quand elle disait « mes enfants », elle ne parlait pas de mon frère et moi, mais de ses élèves. Je suis sûr qu'elle aimait « ses enfants » et qu'elle était heureuse de leur apprendre à lire et à écrire. Mais aimait-elle aussi son métier – était-elle corps et âme institutrice ? J'en doute. Je suppose plutôt que, peu après la Deuxième Guerre mondiale, la fille de la campagne intelligente qu'elle était n'avait probablement pas eu d'autre choix que de devenir enseignante. Elle a certes entamé librement une carrière scolaire et personne ne l'a obligée à accomplir ses quarante années de service – ce qu'elle a fait avec une discipline militaire. Mais ce dont je suis également certain, c'est qu'elle n'a jamais été vraiment elle-même pendant toutes ces années professionnelles. Elle n'était elle-même ni comme enseignante, ni comme

épouse, ni comme mère – mais seulement comme musicienne. Ma mère était et est toujours une grande musicienne. Je ne l'ai jamais vue si concentrée, si forte et si sûre d'elle qu'assise à son piano chez nous ou jouant de l'orgue à l'église. Elle interprète Bach et Haydn fièrement, avec autorité, ne tolérant pas ses rares faiblesses. Et lorsqu'elle arrive à la fin et qu'elle referme le couvercle du clavier, elle est toujours heureuse et détendue, comme jamais autrement. Je suis sûr qu'elle aurait pu devenir une pianiste célèbre, donnant des concerts sur les cinq continents. Mais ça n'est pas allé jusque-là : les aléas de la vie en ont décidé autrement – à cause de son origine et d'un manque de courage qui affecte souvent les plus doués, ou de l'amour et des fruits qu'il a portés ; mais aussi en raison du prix du pain et de la pénurie de logements ; et encore à cause du fait déplaisant que l'on a besoin d'argent pour vivre ; peut-être également en raison de l'esprit du temps de sa jeunesse, dont les héros n'étaient ni Bach ni Haydn, mais bien Elvis Presley, Roger Vadim et Brigitte Bardot ; peut-être même un peu à cause de cette Renault 4 CV, qu'elle a achetée avec son salaire d'institutrice et qui lui a permis de s'offrir de nombreuses petites fugues. Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, elle a vécu et vit sa vie dans la dignité ; et il n'est écrit nulle part que son existence aurait été plus heureuse, plus épanouie, si elle avait pu suivre sa véritable destinée.

Chaque être humain a-t-il sa propre destinée ? Je n'en suis pas sûr. Est-il vraiment souhaitable que tout un chacun – même les monstres – suivent leur destin ? J'en suis encore moins certain. Mais je sais qu'il y a des personnes dont l'existence se cristallise autour d'un grand projet, d'une seule idée – et qui misent tout là-dessus, par exemple abolir l'esclavage en Afrique, mesurer le monde dans sa totalité ou comprendre le cosmos dans toute sa profondeur. Ou inventer des bas qui ne filent pas. Il vaut mieux ne pas épouser ces gens-là, car ils ne renoncent jamais à leur but et exigent de grands sacrifices d'eux-mêmes et de leurs proches. Mais on peut les admirer – les prodiges comme les moins doués, qui défient les pièges de la vie et trouvent le courage, à un certain moment, d'accomplir quelque chose de grand, d'extraordinaire. Prendre part à la vie de personnes qui

sont vraiment elles-mêmes, ne serait-ce que pour un temps, est instructif et réconfortant. Et puisqu'un fait extraordinaire est le cœur de toute bonne histoire, je ne peux rien imaginer de plus plaisant que de rechercher dans le passé l'origine de ce fait.

Comment Henri Nestlé, pharmacien, en est-il venu à inventer son lait en poudre ? Qu'est-ce qui a poussé Carl Franz Bally, fabricant de bretelles, à créer la première et plus grande fabrique de chaussures du monde à Schönenwerd, ce village perdu en rase campagne ? Pourquoi Julius Maggi a-t-il inventé le cube de bouillon ? À quel moment l'étincelle a-t-elle jailli dans la tête de Rudolf Lindt ? Quand et où Fritz Hoffmann-La Roche a-t-il concrétisé l'idée qui devait mener à la création d'un groupe mondial ?

Je fais ici le portrait de dix patriarches. Chacun d'eux a eu une idée, chacun a fait une découverte grâce à laquelle il a été pionnier puis entrepreneur à succès dans le monde entier. Je les ai choisis selon de nombreux critères, entièrement soumis à mon arbitraire. J'aurais tout aussi bien pu choisir dix autres noms, ou encore dix autres, que j'ai examinés très sérieusement, mais finalement écartés pour diverses raisons. Malgré toutes mes recherches, aucun nom de femme ne m'est jamais apparu. D'après ce que j'ai pu constater, ce sont toujours des hommes, et des hommes du XIX^{e} siècle, qui ont lancé les vaisseaux-amiraux de l'économie actuelle. Le temps des fondateurs était une époque clairement patriarcale qui, au plan économique, n'attribuait aux femmes que deux rôles possibles – prolétaire asservie au travail ou épouse de la bonne bourgeoisie disposant d'une dot confortable. Sans l'argent des beaux-pères, la plupart des entreprises présentées ici n'auraient en effet pas pu prospérer au-delà de leur phase de démarrage ; et pour ce qui est des quatre autres patriarches, s'ils n'ont pas eu recours à l'argent de leur épouse, c'est qu'ils possédaient eux-mêmes une petite fortune. Il semble bien que dans la vieille Europe, la classique carrière de laveur de vaisselle ne conduisait que rarement au sommet de la pyramide économique.

La comparaison entre ces dix hommes fait apparaître de nombreuses similitudes : tous possédaient un incroyable élan

créateur, une originalité de pensée, une vision lucide de l'entreprise et de la politique ainsi qu'une volonté absolue d'atteindre leur but – même sans aucun scrupule ni égard s'il le fallait. Bon nombre d'entre eux étaient des immigrés, quelques-uns de la première génération, beaucoup de la troisième ou quatrième : le fait de se sentir étranger a peut-être favorisé leur parcours de vie hors norme. Ils s'occupaient de leurs ouvriers avec une bienveillance paternaliste, mais combattaient furieusement les syndicats ; en cela, ils étaient bien de leur temps. Au rythme de leur prospérité, la plupart d'entre eux ont développé un goût pour les bons côtés de la vie et les beaux-arts. Mais chacun était continuellement poussé par son idée qu'il poursuivait sans répit, le jour au bureau, la nuit à l'atelier. Les dix patriarches ont également en commun le fait que leur puissance créatrice s'épuise autour des cinquante ou soixante ans. À ce moment, l'œuvre de leur vie, devenue trop grande, échappe à ces hommes habitués à commander ; ils s'abandonnent alors à la mélancolie et quittent la vie beaucoup trop tôt. Seul l'un d'eux – le banquier protestant Johann Jacob Leu – poursuit son œuvre jusqu'à un grand âge, animé par une humble éthique du travail. Et un seul – le catholique Henri Nestlé – vend sans état d'âme son entreprise assez tôt pour profiter de ses vieux jours et de sa fortune sur les hauts du Léman, dans une villa lumineuse et des calèches à six chevaux.

De nombreux patriarches partagent un dernier point commun au-delà de la mort, à savoir le déclin à la *Buddenbrook* de leurs descendants. Les fils ont souvent marché dans les pas imposants du père fondateur afin de poursuivre et développer l'entreprise. Les petits-fils leur ont succédé et s'en sont encore à peu près sortis grâce aux réserves bien garnies. Les arrière-petits-fils ont ensuite refusé la succession, sur quoi les beaux-fils sont entrés en scène et, par intérêt personnel, ont vendu l'entreprise à des managers – ce qui, il faut l'avouer, ne s'est pas toujours fait au détriment de la firme.

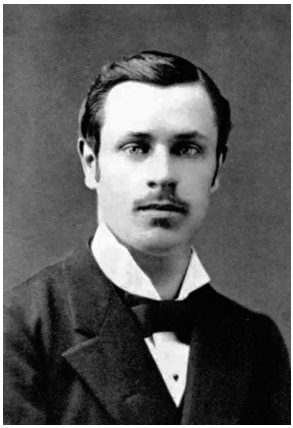
Notre présent est-il aujourd'hui également une période fondatrice dans laquelle des idées audacieuses peuvent engendrer de grandes choses ? Je ne sais pas. Ce n'est probablement qu'avec

le recul qu'on pourra en juger « car il faut que les histoires soient passées, et plus elles sont passées, pourrait-on dire, mieux elles répondent aux exigences de l'histoire, et c'est tant mieux pour le conteur, évocateur murmurant du prétérit »[1], comme l'écrit Thomas Mann dans la *Montagne magique*.

Alex Capus
Paris, 21 janvier 2006

[1] Traduction de Maurice Betz, 1931.

Rudolf Lindt



Rudolf Lindt, 1855-1909.
Copyright : Chocoladefabriken Lindt&Sprüngli AG.

Rudolf Lindt voulait-il seulement fabriquer un peu de chocolat pour impressionner la *jeunesse dorée* ? C'est probable. Dandy charmant et gâté, fils de bourgeois aisés de Berne, il était tout sauf commerçant ou technicien. Jamais ce jeune homme très conservateur n'aurait imaginé que, grâce à un procédé révolutionnaire, il allait fabriquer le meilleur chocolat du monde. Les concurrents sourirent doucement lorsqu'en été 1879, il acheta, dans le quartier de la Matte à Berne, deux fabriques partiellement détruites par un incendie, dans lesquelles il installa une vieille machine à râper et un torréfacteur à cylindre, dans le but d'extraire la graisse de cacao des fèves selon un procédé ancestral, de réduire le reste en poudre par mouture et de mélanger le tout en y ajoutant du sucre pour obtenir une pâte dure que l'on pressait ensuite en forme de tablettes au prix de grands efforts. Il en résultait un produit courant à l'époque, mais immangeable selon les critères actuels – une masse douce-amère, friable qui, au lieu de fondre dans la bouche, s'émiettait comme du sable.

La noblesse européenne connaissait la fève de cacao depuis que le conquérant espagnol Hernando Cortez l'avait rapportée du Mexique en 1528. Alors que Vienne, Paris et Madrid voyaient fleurir des « salons de chocolat » distingués, où la bonne société

Affichette coloriée à la main, vers 1880.
Copyright : Chocoladefabriken Lindt&Sprüngli AG.

sirotait son chocolat chaud en grignotant de délicates pâtisseries, le cacao se généralisait en Suisse grâce à des ouvriers français et italiens itinérants. Les chocolatiers ambulants pilaient les fèves dans un mortier, ajoutaient du sucre brun grossier et formaient

Table des matières

AVANT-PROPOS 7

RUDOLF LINDT 12
CARL FRANZ BALLY 23
JULIUS MAGGI 33
ANTOINE LE COULTRE 45
HENRI NESTLÉ 55
JOHANN JACOB LEU 65
FRITZ HOFFMANN-LAROCHE 74
CHARLES BROWN ET WALTER BOVERI 84
WALTER GERBER 94
EMIL BÜHRLE 103

SOURCES 113

TABLES DES MATIÈRES 117